

« Les séries doivent parler de la société »

TÉLÉVISION Adam Price, le créateur de « Borgen », invité du festival Are You Series ?

► Après la politique avec « Borgen », Adam Price parle de religion dans « Ride Upon The Storm ».

► Le scénariste danois décortique pour nous l'art de la série télé.

ENTRETIEN

Adam Price, le créateur de « Borgen » était de passage à Bruxelles pour une *masterclass* lors du festival Are You Series ? Rien de plus logique, la série politique danoise diffusée entre 2010 et 2013 racontant l'ascension d'une femme à la tête du pays, est considérée comme la mère des séries télé européennes de qualité. « Ride Upon The Storm », sa nouvelle création, s'immisce quant à elle dans le quotidien d'une famille de pasteurs. Il nous explique pourquoi, selon lui, les séries télé sont le meilleur média pour parler de la société.

Vers qui regardiez-vous quand vous vous êtes lancé dans l'écriture de « Borgen » ?
J'avais déjà écrit quelques *shows*

Chef scénariste

Né en 1967 au Danemark, Adam Price est le fils d'un acteur et metteur en scène de théâtre. Il est d'abord connu pour être présentateur télé et... chef d'un restaurant à Copenhague. En 2010, il crée la série « Borgen » qui aura un retentissement international. L'histoire d'une femme qui devient Premier ministre du Danemark. En 2017, il revient avec « Ride Upon The Storm », sur une famille de pasteurs.

EN PRATIQUE

« Il y a tellement de contraintes »

Quel est le processus de création d'une série télé ? On est un écrivain et on approche un diffuseur avec une idée. Et ils vont dire : « Ça a l'air intéressant, écrivez-nous dix, vingt pages qui décrivent le projet. » On commence alors le processus de dévelop-

pement du projet avec le diffuseur. À un moment, celui-ci dit : « OK, maintenant, on le fait. » À cet instant, il faut avoir le script d'un ou deux épisodes de prêt, mais pas plus. Et puis, on se retrouve avec un programme Excel hyper détaillé du genre : « Au printemps prochain, je dois avoir écrit quatre épisodes », « On tourne en automne », « Puis cinq épisodes à tourner en été de telle à telle date ». Tout est détaillé parce qu'un show comme « Borgen » ou « Ride Upon The Storm » coûte cher. Beaucoup moins que les séries US ou britanniques, certes, mais on se doit d'être précis pour cette raison. On est loin du cliché de l'écrivain-poète qui tâtonne, c'est un métier au quotidien.

À quel point êtes-vous dépendant du budget alloué ?
Dès qu'on est lancé avec un diffuseur dans un projet, on a besoin d'une idée claire du montant du budget. Très rapidement. Quand j'écris, j'écris pour un certain budget. Je dois savoir exactement ce que j'aurai. Chaque fois que je prépare le scénario d'un épisode, l'équipe de production sort la calculatrice : « Combien cela va-t-il coûter ? » Et elle revient vers moi pour me dire : « Il y a trop de scènes de nuit, c'est trop cher. Pouvez-vous écrire plus de scènes de studio ? Vous écrivez trop de scènes pour cet acteur qui ne sera pas beaucoup disponible à cette époque parce qu'il doit tourner un film. » Il y a tellement de contraintes pratiques que c'est extrêmement frustrant. Mais c'est ainsi que fonctionne la télé moderne. Comme on dit au Danemark, le compromis est une forme d'art.

avant de me lancer dans « Borgen » il y a dix ans. J'étais très intéressé par la politique, depuis toujours. Un des points de départ de « Borgen » est que ma génération était accusée d'être apolitique par la génération de mes parents, qui avait fait la révolution en 1968. En vérité, nous étions tout aussi politisés, simplement, nous étions les enfants de la révolution. Je voulais donc créer un show politique, mais aussi me démarquer de ce qui se faisait alors, comme la première

version de « House of Cards » que je trouvais très cynique. Je voulais un show idéaliste, parce que je pensais que la démocratie avait besoin d'être célébrée, notamment parce que c'est une façon très difficile de gouverner car il faut demander l'opinion de tout le monde. C'est en substance le mot de Winston Churchill : « La démocratie est le pire des systèmes, à l'exclusion de tous les autres. » C'est une très belle phrase, à la fois cynique et idéaliste. C'est ainsi qu'est né « Borgen », cette histoire d'une femme arrivant au pouvoir au Danemark.

Comment écrit-on le scénario d'une série télé ? Est-il nécessaire de connaître la fin de l'histoire dès le départ ?

Je dois connaître l'arc narratif, c'est-à-dire le début, le milieu et la fin de la deuxième saison. Mes séries, au départ, font vingt épisodes, même si pour « Borgen », on a ajouté une troisième saison. Je ne dis pas que c'est la seule manière d'écrire, mais pour moi, connaître le milieu et la fin me permet de savoir dans quelle direction va l'histoire.

Vous considérez-vous comme un « showrunner » à la façon américaine ?

Je me considère plutôt comme un écrivain, dans une tradition plus européenne. C'est-à-dire qu'en Europe, en tout cas en Scandinavie et très certainement en Belgique, nous avons une longue tradition de consensus démocratique. La plupart des gouvernements danois ont été des gouvernements de coalition. On aime parler. On aime le compromis. Si on regarde la manière américaine de faire, c'est très pyramidal, très hiérarchisé. Chez nous, la structure est plus plane. Mais cela ne signifie pas que je n'ai pas le contrôle du navire, parce que le navire a besoin d'un capitaine pour le mener dans la bonne direction. Quand c'est mon show, j'en suis le capitaine, mais un capitaine à l'écoute de tout le monde à bord du navire. C'est important d'être bousculé dans ses certitudes.

Cela signifie-t-il qu'on ne devrait pas essayer d'importer le modèle de « showrunner » à l'américaine en Europe ?

Le cœur du système vient des États-Unis. Le principe du « sho-

runner » est celle d'une personne qui a la mission de mener à bien un show. C'est le capitaine du navire et c'est le même principe qu'on a. Ce sont des idées américaines que nous mettons en œuvre, mais nous la mettons en œuvre à notre manière, c'est-à-dire de façon plus collaborative. Je pense que si on parvient à guider les discussions de la meilleure de manière, on arrive à un résultat plus nuancé que ce que font les Américains.

Les séries télé sont-elles la meilleure manière de parler de la société aujourd'hui ?

Nous vivons l'âge d'or des séries. Et tout le monde regarde la télé d'une nouvelle façon, bien souvent il ne s'agit même plus de télé, nous sommes entourés d'écrans et on regarde ce qu'on veut quand on le veut. Pour cela, les séries télé modernes sont la meilleure manière de raconter des histoires à notre époque parce qu'elles s'adaptent à la manière dont on vit. Le cinéma n'est pas mort, le théâtre non plus, mais dans la culture populaire actuelle, les séries télé sont le média le plus populaire. Et pour cette raison, nous devons être ambitieux et essayer de raconter des histoires difficiles, avoir du fond. Les séries télé doivent parler de la société. C'est en tout cas mon ambition.

C'est pour cette raison qu'après avoir parlé de politique avec « Borgen », votre nouvelle série « Ride Upon The Storm » parle de religion ?

Oui, parce que la religion est un des ciments de notre société, qu'on le veuille ou non. La religion est peut-être plus politique que la politique. Pensez à tous ces conflits qui ont comme source la religion ! Alf Ross, un philosophe danois a dit : « La démocratie est une conversation entre les gens. » Je pense qu'il est impératif de maintenir cette conversation. Si on peut ne fût-ce que discuter de la religion, cela signifie qu'on ne s'entre-tue pas, ou qu'on ne se fait pas tuer en son nom. Discuter, c'est un pas qui s'éloigne de la guerre. ■

Propos recueillis par
DIDIER ZACHARIE

« Ride Upon The Storm » disponible sur Arte.tv jusqu'au 29 décembre. Sortie DVD en janvier.